



JEAN DE LA FONTAINE

Die Fabelkunst und mehr

Szenische Lesung mit Simone RIST

« La semaine Française 2002 »

Institut Français Stuttgart Do. 17. Oktober 2002

JEAN DE LA FONTAINE

- 1621 Geburt in Château-Thierry.
1658 La Fontaine widmet Foucquet sein Kleinespos *Adonis*.
1661 Foucquet gibt in Vaux ein glanzvolles Fest zu Ehren Ludwigs XIV
Sturz Foucquets.
1662 La Fontaine publiziert anonym die Elegie *Aux nymphes de Vaux*, einen Appell an den
König zugunsten Foucquets.
1665 *Contes et nouvelles en vers de M. de La Fontaine*.
1666 *Deuxième partie des Contes et nouvelles en vers de M. de La Fontaine*.
1668 *Fables choisies, mises en vers. Par M. de La Fontaine*.
1669 *Les Amours de Psyché et de Cupidon*; veröffentlicht mit einer revidierten Fassung des
Adonis.
1671 *Contes et nouvelles de M. de La Fontaine. Troisième partie*.
1675 Ordonnanz der königlichen Polizei gegen die 1674 erschienene Ausgabe der
Nouveaux Contes.
1677-79 *Fables choisies mises en vers in 4 Bänden*.
1685 *Ouvrages de prose et de poésie des Sieurs de Maucroix et de La Fontaine*.
1693 *Fables choisies*.
1695 Tod in Paris.

MADemoiselle de Scudery, Madeleine (1607-1701).

Französische Schriftstellerin.

In ihrem Pariser Salon begann die Ära der späten, von Molière verspotteten Preziosität. Sie schrieb viele als Kodex der gesellschaftliche Umgangsformen angesehene historisch-galante Romane (*Artamène ou le grand Cyrus*, *Ibrahim ou l'illustre Bassa*, *Clélie*).

Eine Produktion des

FÖRDERVEREIN DEUTSCH-FRANZÖSISCHER KULTUR e.V.
Neue Weinsteige 26 D - 70180 STUTTGART
Tel.: +49 (0) 711 600.576 Fax: +49 (0) 711 600 552

e-mail: rist.fdfk@t-online.de



LA CIGALE ET LA FOURMI

La cigale ayant chanté
tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue.
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau
Elle alla crier famine
Chez la fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelques grains pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.
Je vous payerai, lui dit-elle,
Avant l'août foi d'animal,
Intérêt et principal.
La fourmi n'est pas prêteuse;
C'est la son moindre défaut.
Que faisiez-vous au temps chaud?
Dit-elle à cette emprunteuse
- Nuit et jour à tout venant
Je chantais ne vous déplaise
- Vous chantiez, je suis fort aise.
Et bien! Dansez maintenant

LE CORBEAU ET LE RENARD

Maître Corbeau, sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage.
Maître Renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage:
- Et bonjour, Monsieur du Corbeau.
Que vous êtes joli! Que vous me semblez beau!
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le Phénix des hôtes de ces bois.
A ces mots le Corbeau ne se sent pas de joie;
Et pour montrer sa belle voie,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le Renard s'en saisit, et dit: Mon bon Monsieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit au dépens de celui qui l'écoute.
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute.
Le Corbeau honteux et confus
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

DIE GRILLE UND DIE AMEISE

Die Grille, die den Sommer lang
zirpt' und sang,
litt da nun der Winter droht',
harte Zeit und bittere Not:
nicht das kleinste Würmchen nur,
und von Fliegen keine Spur!
Und vor Hunger weinend leise,
schlich sie zur Nachbarin Ameise,
und fleht sie an in ihrer Not
ihr zu leihen ein Stückchen Brot,
bis der Sommer wiederkehre.
„Hör“, sagt sie, „auf Grillenehre,
vor der Ernte noch bezahl'
Zins ich dir und Kapital.“
Die Ameise, die wie manche lieben
Leut' ihr Geld nicht gern verleiht,
fragt' die Borgerin: „zur Sommerzeit,
sag doch, was hast du da getrieben?“
„Tag und Nacht hab ich ergötzt
durch mein Singen alle Leut'.“
„Durch dein Singen? Sehr erfreut!
Weißt du was? Dann tanze jetzt!“

DER RABE UND DER FUCHS

Im Schnabel einen Käse haltend, hockt
auf einem Baumast Meister Rabe.
Von dieses Käses Duft herbeigelockt,
spricht Meister Fuchs, der schlaue Knabe:
„Ah, Herr von Rabe, guten Tag!
Ihr seid so nett und von so feinem Schlag!
Entspricht dem glänzenden Gefieder
auch noch der Wohlklang Eurer Lieder,
dann seid der Phönix Ihr in diesem Waldrevier.“
Dem Raben hüpf't das Herz vor Lust. Der Stimme
Zier
möcht er nun lassen schallen;
er tut den Schnabel auf –
und läßt den Käse fallen.
Der Fuchs nimmt ihn und spricht:
„Mein Freundchen, denkt an mich!
Ein jeder Schmeichler mästet sich
vom Fette dessen, der ihn gerne hört.
Die Lehre sei dir einen Käse wert!“
Der Rabe, scham- und reuevoll,
schwört, etwas spät, daß ihm so was nie mehr
passieren soll.

LES DEUX MULETS

Deux mulets cheminaient; l'un d'avoine chargé;
L'autre portant l'argent de la gabelle.
Celui-ci, glorieux d'une charge si belle,
N'eût voulu pour beaucoup en être soulagé.
Il marchait d'un pas relevé,
Et faisait sonner sa sonnette;
Quand, l'ennemi se présentant,
Comme il en voulait à l'argent,
Sur le Mulet du fisc une troupe se jette,
Le saisit au frein et l'arrête.
Le Mulet en se défendant
Se sent percer de coups, il gémit, il soupire:
Est-ce donc là, dit-il, ce qu'ont m'avait promis?
Ce Mulet qui me suit du danger se retire;
Et moi j'y tombe, et je péris.
Ami, lui dit son camarade,
Il n'est pas toujours bon d'avoir un haut emploi:
Si tu n'avait servi qu'un Meunier, comme moi,
Tu ne serais pas si malade.

DIE BEIDEN ESEL

Zwei Esel gehen des Wegs; nur Hafer schleppte der,
doch jener trug viel Geld zum Amt der Steuern,
und stolz sich brüstend mit der goldnen Last, der
teuern,
gäb' er um keinen Preis die blanke Bürde her.
Er trappt gewicht'gen Schritt's einher,
hell läßt er tönen sein Geläute.
Da plötzlich naht des Feindes Heer,
und da nach Gold nur ihr Begehrt,
wirft auf das Steuerlasttier sich die ganze Meute
und reißt sich um die gute Beute.
Der Stolze leistet Gegenwehr,
doch schwer verwundet sinkt er hin und seufzt im
Sterben:
„Das also ist mein Lohn? O trügerische Pracht!
Der schlechten Hafer trug, entrinnt jetzt dem
Verderben,
und ich, ich sink' in Todesnacht!“
da spricht zu ihm sein Freund, der Gute:
„Nicht immer ist ein hohes Amt ein Glück, das
glaube mir!
Wärst du, wie ich, ein armes Müllertier,
lägst du nicht hier in deinem Blute.“

ADONIS

Aux monts Idaliens un bois délicieux
Des ses arbres chenus semble toucher les cieux;
Sous ses ombrages verts loge la solitude.
Là, le jeune Adonis, exempt d'inquiétude,
Loin du bruit des cités s'exerçait à chasser,
Ne croyant pas qu'Amour pût jamais l'y blesser.
A peine son menton d'un mol duvet s'ombrage,
Qu'aux plus fiers animaux il montre son courage.

Ce n'est pas le seul don qu'il ait reçu des cieux:
Il semble être formé pour le plaisir des yeux.

.....
Déjà la Renommée, en naissant inconnue,
Nymphé qui cache enfin sa tête dans la nue,
Par un charmant récit amusant l'Univers,
Va parler d'Adonis à cent peuples divers.

.....
Paphos sur ses autels le voit presque élever,
Et le cœur de Vénus ne sait où se sauver.
L'image du héros, qu'elle a toujours présente,
Verse au fond de son âme une ardeur violente;
Elle invoque son fils, elle implore ses traits,
Et tâche d'assembler tout ce qu'elle a d'attraits.
Jamais on ne lui vit un tel dessein de plaire.

.....
Elle trouve Adonis près des bords du ruisseau:
Couché sur des gazon, il rêve au bruit de l'eau.
Il ne voit presque pas l'onde qu'il considère :
Mais l'éclat des beaux yeux qu'on adore en
Cythère

L'a bientôt retiré d'un penser si profond.
Cet objet le surprend, l'étonne et le confond;
Il admire les traits de la fille de l'onde:
Un long tissu de fleurs, ornant sa tresse blonde,
Avait abandonné ses cheveux aux Zéphyr;
Son écharpe, qui vole au gré de leurs soupirs,
Laisse voir les trésor de sa gorge d'albâtre.

.....
Rien ne manque à Venus, ni les lis, ni les roses,
Ni le mélange exquis des plus aimables choses,
Ni ce charme secret dont l'œil est enchanté
Ni la grâce plus belle encor que la beauté.

.....
«Trop aimable mortel, ne crains point mon aspect;
Que de la part d'Amour rien ne te soit suspect:
En ce lieux écartés c'est lui seul qui m'amène.
Le Ciel est ma patrie, et Paphos mon domaine:
Je le quitte pour toi ; vois si tu veux m'aimer»
Le transport d'Adonis ne se peut exprimer.

«O dieux! s'écria -t-il, n'est-ce point quelque songe?

Puis-je embrasser l'erreur où ce discours me plonge?

Charmante déité, vous dois-je ajouter fois?
Quoi! vous quittez les cieux, et les quittez pour moi!

Il me serait permis d'aimer une Immortelle!
- Amour rend ses sujets tous égaux, lui dit-elle;
La beauté, dont les traits même aux dieux sont si doux,

Est quelque chose encor de plus divin que nous.
Nous aimons, nous aimons, ainsi que toute chose:

Le pouvoir de mon fils de moi même dispose:
Tout est né pour aimer». Ainsi parle Vénus ; Et
ses yeux éloquents en disent beaucoup plus.

Ils persuadent mieux que ce qu'a dit sa bouche.

..... Que peut faire Adonis ?

Il aime; il sent couler un brasier dans ses veines;
Les plaisirs qu'il attend sont accrus par ses peines:

Il désire, il espère, il craint, il sent un mal
À qui les plus grands biens n'ont rien qui soit égal.

Vénus s'en aperçoit et feint qu'elle l'ignore:
Tous deux de leur amour semblent douter encore;

Et, pour s'en assurer, chacun de ces amants
Mille fois en un jour fait les mêmes serments.
Quelles sont les douceurs qu'en ces bois ils goûtèrent !

.....
Agréables soupirs, pleurs enfants de la joie,
Vœux, serments et regards, transport,
ravisements,
Mélange dont se fait le bonheur des amants,
Tout par ce couple heureux fut lors mis en usage.

Tantôt ils choisissaient l'épaisseur d'un ombrage:

Là, sous des chênes vieux où leurs chiffres gravés

Se sont avec les troncs accrus et conservés,
Mollement étendus ils consumaient les heures,
Sans avoir pour témoins en ces sombres demeures

Que les chantres des bois, pour confidents qu'Amour,

Qui seul guidait leurs pas en cet heureux séjour.
Tantôt sur des tapis d'herbe tendre et sacrée

Adonis s'endormait auprès de Cythérée,
Dont les yeux, enivrés par des charmes
puissants,
Attachaient au héros leurs regards languissants,
Bien souvent il chantaient les douceurs de leurs
peines ;
Et quelquefois assis sur le bord des fontaine,
Tandis que cent cailloux, luttant à chaque bond,
Suivaient les longs replis du cristal vagabond,

.....
Souvent, pour divertir leur ardeur mutuelle,
Ils dansaient aux chansons, de Nymphes
entourés.

Combien de fois la lune a leurs pas éclairés,
Et, couvrant de ses rais l'émail d'une prairie,
Les a vus à l'envie fouler l'herbe fleurie !
Combien de fois les jour a vu les antres creux
Complices des larcins de ce couple amoureux!

.....
.....

« Mon amour n'a donc pu te faire aimer la vie!
Tu me quittes, cruel! Au moins ouvre les yeux,
Montre-toi plus sensible à mes tristes adieux;
Vois de quelles douleurs ton amante est atteinte!
Hélas! j'ai beaux crier: il est sourd à ma plainte.
Une éternelle nuit l'oblige à me quitter;
Mes pleurs ni mes soupirs ne peuvent l'arrêter.
Encor si je pouvais le suivre en ces lieux
sombres!
Que ne m'est-il permis d'errer parmi les ombres!
Destins, si vous vouliez le voir si tôt périr,
Fallait-il m'obliger à ne jamais mourir!
Malheureuse Venus, que te servent ces larmes?

Vante-toi maintenant du pouvoir de tes charmes:
Ils n'ont pu du trépas exempter tes amours;
Tu vois qu'ils n'ont pu même en prolonger les
jours.

Je ne demandais pas que la Parque cruelle
Prît à filer leur trame une peine éternelle;
Bien loin que mon pouvoir l'empêchât de finir,
Je demande un moment, et ne puis l'obtenir.
Noires divinités du ténébreux empire,
Dont le pouvoir s'étend sur tout ce qui respire,
Rois des peuples légers, souffrez que mon amant
De son triste départ me console un moment.
Vous ne le perdrez point : le trésor que je pleurs
Omera tôt ou tard votre sombre demeure.
Quoi ! vous me refusez un présent si léger ?
Cruels, souvenez-vous qu'Amour m'en peut
venger.

Et vous, antres cachés, favorables retraites,
Où nos cœurs ont goûté des douceurs si secrètes,
Grottes, qui tant de fois avez vu mon amant
Me raconter des yeux son fidèle tourment,
Lieux amis du repos, demeures solitaires,
Qui d'un trésor si rare étiez dépositaires,
Déserts, rendez-le-moi ; deviez-vous avec lui
Nourrir chez vous le monstre auteur de mon
ennui ?

Vous ne répondez point. Adieu donc, ô belle
âme ;
Emporte chez les morts ce baiser tout de
flamme :

Je ne te verrai plus ; adieu, cher Adonis ! »

Les Contes – Erzählungen

JOCONDE

.....
Je ne viendrai jamais à bout
De nombrer les faveurs que l'amour leur
envoie:
Nouveaux objets, nouvelles proies:
Heureuse les beautés qui s'offrent à leurs yeux!
Et plus heureuse encor celle qui peut leur
plaire!

.....
Quant nos aventuriers eurent goûter de tout,
„De tout un peu, c'est comme il faut l'entendre“
Nous mettrons dit Astolphe autant de cœurs à
bout
Que nous voudrions entreprendre;
Mais je tiens qu'il vaut mieux attendre.
Arrêtons nous pour un temps quelque part;
Et cela plus tôt que plus tard;
Car en amour, comme à la table,
si l'on en croit la Faculté,
Diversité de mets nuit à la santé.
Le trop d'affaires nous accable;
Ayons quelque objet en commun;
Pour tous les deux c'est assez d'un.

.....
Prenons, dit le Romain, la fille de notre hôte;
Je la tiens pucelle sans faute,
Et si pucelle, qu'il n'est rien
De plus puceau que cette belle;
Sa poupée en sait autant qu'elle.
J'y songeais, dit le roi, parlons lui dès ce soir
Il ne s'agit que de savoir
Qui de nous doit donner à cette jouvencelle,
Si son cœur se rend à nos vœux,
La première leçon du plaisir amoureux.
Je sais que cet honneur est pure fantaisie;
Toutefois, étant roi, l'on me le doit céder;
Du reste il est aisé de s'en accommoder.
Si c'était, dit Joconde, une cérémonie,
vous auriez droit de prétendre le pas,
Mais il s'agit d'un autre cas:
Tirons au sort, c'est la justice;
Deux pailles en feront l'office.

.....
Joconde eut l'avantage
Du prétendu pucelage.
La belle étant venue en leur chambre le soir,
Pour quelque petite affaire;
Nos deux aventuriers près d'eux la firent seoir,
Louèrent sa beauté, tâchèrent de lui plaire,
Firent briller une bague à ses yeux.

JUCUND

.....
Erlasst mir's, ihre Liebesabenteuer
Hier aufzuzählen,
nie käm' ich zum Schluss damit.
Stets neue Weiblichkeit, stets neue Beute!
Beglückt die Schönen, die sich ihren Augen boten,
beglückt diejenige, die ihr Gefallen weckte!

.....
Als unsre zwei von alldem ausgekostet
(ein Probchen jeweils nur, versteht mich recht!):
„Wir könnten uns gar viele“ sprach Astolf,
wie's uns behagt, noch zu Gemüte führen,
doch mein ich, besser ist's, wir warten jetzt einmal,
und halten irgendwo uns eine Zeitlang auf,
und das am Liebsten gleich als späterhin.
Denn in der Liebe ist, wie an der Tafel,
wenn man der Fakultät vertrauen darf,
der Speisen Übermaß gesundheitsschädlich;
In Liebesdingen tut man leicht zuviel.
Laß ein Ziel uns gemeinsam sein;
es reicht auch völlig für uns zwei.“

.....
„So nehmen wir die Tochter unsres Wirts“,
entgegnete Jucund, „sie scheint noch unverdorben,
ein Jüngferchen, wie es zum zweitenmal
so etwas Jüngferliches nicht mehr gibt.
Ihr Püppchen ist erfahrener als dies Ding.“
„Dacht auch schon dran, laß uns heut Abend noch sie
sprechen“,
warf hier der König ein, „doch fragt sich jetzt,
wer von uns beiden wohl dem Jüngferlein,
wenn sich ihr Herzchen uns ergiebt,
den ersten Unterricht in Liebe geben soll.
Zwar solche Ehre ist, ich weiß, ein Hirngespinnst,
doch mir, dem König mußst du schon den Vortritt
lassen.
Hernach wird man bestimmt sich einigen.“
„Ging's hier um einen Staatsakt“, sprach Jucund,
„wärt Ihr im Recht den Vortritt zu erlangen,
doch sieht es anders aus in diesem Fall.
Ziehen wir das Los, das ist gerecht,
zwei Hälmschen Stroh tun dieses Amt.“

.....
Jucund fiel es als Erstem zu,
besagte Jungfernschaft zu stürmen.
Des Abends stieg die Dirn auf beider Zimmer,
dort etwas zu erledigen.
Die Ritter ließen sie ganz nahe bei sich sitzen;
rühmten, wie schön sie sei, liebkosten sie

A cet objet si précieux
Son cœur fit peu de résistance.
Le marché se conclut, et dès la même nuit,
Toute l'hôtellerie étant dans le silence,
Elle les vient trouver sans bruit.

.....
Tout alla bien, et maître Pucelage
Joua des mieux son personnage.
Un jeune gars pourtant en avait essayé.
Le temps, à cela près, fut fort bien employé,
Et si bien que la fille en demeura contente.
Le lendemain elle le fut encor,
Et même encor la nuit suivante.
Le jeune gars s'étonna fort
Du refroidissement qu'il remarquait en elle:
Il se douta du fait, la guetta, la surprit,
Et lui fit fort grosse querelle.
Afin de l'apaiser la belle lui promit,
Foi de fille de bien, que sans aucune faute,
Leur hôtes délogés, elle lui donnerait
Autant de rendez-vous qu'il en demanderait.
Je n'ai souci, dit-il, ni d'hôtesse ni d'hôte;
Je veux cette nuit même, ou bien je dirai tout.

- Comment en viendrons-nous à bout?
Dit la fille fort affligée.
De les aller trouver je me suis engagée:
Si j'y manque, adieu l'anneau,
Que j'ai gagné bien et beau.
- Faisons que l'anneau vous demeure,
Reprit le garçon tout à l'heure.
Dites-moi seulement, dorment-ils fort tous
deux?

- Oui, reprit-elle, mais entre eux
Il faut que toute nuit je demeure couchée:
Et tandis que je suis avec l'un empêchée,
L'autre attend sans mot dire,
et s'endort bien souvent,
Tant que le siège soit vacant,
C'est là leur mot. Le gars dit à l'instant:
« Je vous irai trouver pendant leur premier
somme.

..... Ne craignez rien,
Et laissez ouverte la porte,
La porte ouverte elle laissa:
Le galant vint et s'approcha
Des pieds du lit, puis fit en sorte
Qu'entre les draps il se glissa:
Et Dieu sait comment il se plaça;
Et comme enfin tout se passa:
Et de ceci, ni de cela,
Ne se douta le moins du monde,
Ni le roi lombard, ni Joconde.

und ließen einen Ring vor ihren Augen funkeln.
Solch einer Kostbarkeit vermochte
ihr Herzchen nicht zu widerstehn.
Man schloß den Handel ab, und in derselben Nacht, da
alle andern schon im Wirtshaus schlummerten,
schlich sie zu ihnen ohne ein Geräusch.

.....
Nach Wunsch lief alles ab, und auch die
Jungfernschaft
fand eine täuschende Verkörperung;
ein Bürschlein hatte sich bereits bei ihr versucht.
Doch bis auf den Punkt war die Zeit gut angewandt,
und ganz zufrieden war die Dirn jetzt ebenfalls.
Auch war sie es am nächsten Tage noch,
und ebenfalls die Nacht darauf.
Befremdlich fand der Bursche freilich
der Liebe Abkühlung, die er an ihr gewahrte
Er schöpfte erst Verdacht, drauf spähte er ihr nach,
ertappte sie zuletzt und los brach nun der Streit.
Ihn zu besänftigen, versprach sie hoch und heilig,
so wahr sie ehrlich sei, ihn in ihr Kämmerchen,
so oft es ihn gelüste, einzulassen,
sei'n erst einmal die Gäste fort.
„Was kümmern mich die Gäste!“ sprach der Bursch,
„ich will noch heute Nacht, sonst plaudr'ich alles aus“.
„Wie ziehn wir uns hier aus der Klemme?“
warf höchst betrübt das Mädchen ein.
„Ich sagte zu, sie wieder aufzusuchen, tu ich es nicht,
geh ich des Rings verlustig,
und hab ihn redlich doch verdient.“
„Wir stellen's so an, daß der Ring dir bleibt,“
nahm das Gespräch der Bursche wieder auf.
„Nur sag mir, schlafen beide tief?“
„Oh ja“, erwiderte sie ihm, „doch zwischen ihnen
muß ich die ganze Nacht hindurch hübsch liegen
bleiben,
bin ich mit Einem nun beschäftigt,
wartet schon der andre lautlos,
schläft dabei auch öfters ein,
bis ihn die Reihe trifft.
So ward's beschlossen.“

„Wenn sie im ersten Schlummer liegen, sprach er,
werd ich mich zu dir schleichen.

..... Befürchte nichts,
laß nur das Türlein offen stehen.“
So ließ sie dann die Türe offen.
Ihr Buhler kam und näherte
dem Fuß des Bettes sich und schlüpfte
gleich zwischen dessen Laken dann,
Gott weiß, wie er sich drein verkroch,
und wie die Sache vor sich ging.
Nicht die geringste Ahnung hatten
von all den Dingen zwar der König
der Lombardei noch auch Jucund.

.....

SOEUR JEANNE

Sœur Jeanne, ayant fait un poupon,
Jeûnait, vivait en sainte fille,
Toujours était en oraison.
Et toujours ses sœurs à la grille.
Un jour donc l'abbesse leur dit:
Vivez comme sœur Jeanne vit;
Fuyez le monde et sa séquelle.
Toutes reprirent à l'instant:
Nous serons aussi sages qu'elle
Quand nous en aurons fait autant

SCHWESTER HANNCHEN

Als Schwester Hannchen eines Kinds genas,
gab dem Gebet, dem Fasten und der Reue
die fromme Büsserin fortan sich hin.
Zu ihren Schwestern, die am Gitter oft
sich drängten, sprach Frau Äbtissin dereinst:
„Lebt so, wie eure Schwester Hannchen lebt
und flieht die böse und verdorbne Welt!“
Einstimmig fiel die ganze Schar hier ein:
„So keusch wie sie auch lebten wir wohl gern,
wenn wir sie zuvor getrieben hätten.“

LE VILLAGEOIS QUI CHERCHE SON VEAU

Un villageois ayant perdu son veau,
L'alla chercher dans la forêt prochaine.
Il se plaça sur l'arbre le plus beau,
Pour mieux entendre, et pour voir dans la
plaine.
Vient une dame avec un jouvenceau.
Le lieu leur plaît, l'eau leur vient à la bouche:
Et le galant, qui sur l'herbe la couche,
Crie en voyant je ne sais quels appâts:
Au Dieu, que vois-je, et que ne vois-je pas!
Sans dire quoi: car c'était lettre close.
Lors le manant les arrêtant tout coi:
Homme de bien qui voyez tant de choses,
Voyez-vous point mon veau? dites-le moi.

DER BAUER, DER SEIN KALB SUCHT

Ein Bauer, der sein Kalb verloren hatte, durchstöberte
nach ihm den nahen Wald.
Erklomm auf einen Baum, von dort zu lauschen
und auf die Ebene zu überschaun.

Da kam ein junger Bursch mit einer Frau;
der Ort war schön, es wässerte dem Paar
der Mund. Er legte sie auf's Gras und rief,
als er ich weiß nicht was für Reize sah:
„Ei, was erblick ich da!“ Was er erblickte,
verschwieg er, das ist ein versiegeltes Buch.
Hier unterbrach der Bauertölpel beide:
„He, Freundchen, der soviel Dinge sieht,
seht ihr nicht auch mein Kalb? Dann sagt es mir!“

LES LUNETTES

J'avais juré de laisser là les nonnes:
Car que toujours on voie en mes écrits
Même sujet, et semblables personnes,
Cela pourrait fatiguer les esprits.
Ma muse met guimpe sur le tapis:
Et puis quoi? Guimpe, et puis guimpe sans
cesse;
Bref toujours guimpe, et guimpe sous la presse.
C'est un peu trop.
Or apportons à cela quelque fin.
Je le prétends, cette tâche ici faite.

.....
Jadis s'était introduit un blondin
Chez des nonnains à titre de fillette.
Il n'avait pas quinze ans que tout ne fût :
Dont le galant passa pour sœur Colette
Auparavant que la barbe lui crût.
Cet entre-temps ne fut sans fruit ; le sire
L'employa bien : Agnès en profita.
Las quel profit ! j'eusse mieux fait de dire
Qu'à sœur Agnès malheur en arriva.
Il lui fallut élargir la ceinture ;
Puis mettre au jour petite créature,
Qui ressemblait comme deux gouttes d'eau
Ce dit l'histoire, à la sœur jouvenceau.
Voilà scandale et bruit dans l'abbaye.
D'où cet enfant est-il plu ? comme a-t-on,
Disaient les sœurs en riant, je vous prie,
Trouvé céans ce petit champignon ?
Si ne s'est-il après tout fait lui-même.
La prieure est en un courroux extrême.
Avoir ainsi souillé cette maison !
Bientôt on mit l'accouchée en prison.
Puis il a fallut faire enquête du père.
Comment est-il entré ? comment sorti ?

Les murs sont hauts, antique la tourière,
Double la grille, et le tour très petit.
Serait-ce point quelque garçon en fille ?
Dit la prieure, et parmi nos brebis
N'aurions-nous point sous de trompeurs habits
Un jeune loup ? Sus qu'on se déshabille :
Je veux savoir la vérité du cas.
Qui fut bien pris, ce fut la feinte ouaille.
Plus son esprit à songer se travaille,
Moins il espère échapper d'un tel pas.
Nécessité mère de stratagème
Lui fit... eh bien ? lui fit en ce moment
Lier.... eh quoi ? foin, je suis court moi-même :
Où prendre un mot qui dise honnêtement
Ce que lia le père de l'enfant ?

.....
D'un brin de fil il l'attacha de sorte
Que tout semblait aussi plat qu'aux nonnains.

.....
La prieure a sur son nez des lunettes,
pour ne juger du cas légèrement,
Tout à l'entour sont debout vingt nonnettes,
En un habit que vraisemblablement
N'avaient pas fait les tailleurs du couvent.
Figurez-vous la question qu'au sire
On donna lors ; besoin n'est de le dire.
Touffes de lis, proportions du corps,
Secrets appas, embonpoint, et peau fine,
Fermes tétons, et semblables ressorts
Eurent bientôt fait jouer la « machine ».
Elle échappa, rompit le fil d'un coup,
Comme un coursier romprait son licou,
Et sauta droit au nez de la prieure,
Faisant voler lunettes tout à l'heure
Jusqu'au plancher. Il s'en fallut bien peu
Que l'on ne vit tomber la lunetière :

LE LOUP ET LE CHIEN

Un Loup n'avait que les os et la peau;
Tant les chiens faisaient bonne garde.
Ce Loup rencontre un dogue aussi puissant que beau,
Gras, poli, qui s'était fourvoyé par mégarde.
L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire Loup, lui fait volontiers.
Mais il fallait livrer bataille,
Et le Mâtin était de taille
A se défendre hardiment.
Le Loup donc l'aborde humblement,
Entre en propos, et lui fait compliment
Sur son embonpoint qu'il admire.
Il ne tiendra qu'à vous, beau sire,
D'être aussi gras que moi, lui répartit le chien.
Quittez les bois, vous ferez bien:
Vos pareils y sont misérables,
Cancres, haïres et pauvres diables,
Dont la condition est de mourir de faim.
Car quoi? Rien d'assuré, point de franchises
lippées,
Tout à la pointe de l'épée.
Suivez moi; vous aurez un bien meilleur destin.
Le Loup reprit: Que me faudra-t-il faire?
Presque rien, dit le chien, donner la chasse aux gens
portant bâtons et mendiants;
Flatter ceux du logis, à son maître complaire;
Moyennant quoi votre salaire
Sera force reliefs de toutes les façons:
Os de poulets, os de pigeons:
Sans parler de maintes caresses.
Le Loup déjà se forge une félicité
Qui le fait pleurer de tendresse.
Chemin faisant, il vit le col du Chien, pelé.
Qu'est-ce là? lui dit-il. - Rien. - Quoi? Rien? -
Peu de chose.
- Mais encore? - Le collier dont je suis attaché
De ce que vous voyez est peut-être la cause.
- Attaché? dit le Loup: vous ne courez donc
pas
où vous voulez? - Pas toujours mais
qu'importe?
Il importe si bien, que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte,
Et je ne voudrai pas même à ce prix un trésor.
Cela dit, Maître Loup s'enfuit, et court encore.

DER WOLF UND DER HUND

Ein Wolf, der nur noch Knochen war und Haut
-denn wachsam waren stets die Schäferhunde-
traf eine Dogge, stark und wohlgebaut,
glänzenden Fells und feist, die jagte in der Runde.
„Ha“, dachte Meister Isegrim, „nicht schlecht,
zum Frühstück wäre die mir recht!“
Doch stand bevor ein Kampf, ein heißer,
und unser Hofhund hatte Beißer,
gemacht zur harten Gegenwehr.
Drum kommt der Wolf ganz freundlich her
und spricht ihn an, so ganz von ungefähr,
bewundernd seines Leibes Fülle.
„Dir, Lieber Herr wär's euer Wille“,
erwiderte der Hund, ging'es so gut wie mir!
Verlaßt das wilde Waldrevier.
Eure Vettern hier sind ohne Zweifel
nur dürft'ge Schlucker, arme Teufel.
Sie lungern da umher, verhungert, nackt und bloß!
Hier füttert keiner euch, ihr lebt nur - mit Verlaub -
vom schlechtesten Geschäft, dem Raub.
Drum folgt mir, und Euch winkt ein besser Los.
„Was, sprach der Wolf, hab ich dafür zu leisten?“
„Fast nichts! entgegnete der Hund. Man überläßt die Jagd
den Menschen, denen sie behagt,
schmeichelt den Dienern, doch den Herren am meisten.
Dafür erhält man dann die nicht verspeisten
Essensreste stets zum Lohn, oft Bissen leckerer Art,
Hühner- und Taubenknöchlein zart,
von andern Köstlichkeiten ganz zu schweigen!
Schon träumt der Wolf gerührt vom künft'gen Glück, und
Tränen fast dem Aug' entsteigen;
da plötzlich sieht er, daß am Halse kahl der Hund.
„Was ist das?“ fragt er. - „Nichts! - Wie? Nichts? -
„Hat nichts zu sagen!“
„Wirklich?“ - „Das Halsband drückte hier mich wund,
woran die Kette hängt, die wir mitunter tragen.“
„Die Kette?“ fragt der Wolf. „Bist du nicht frei?“
„Nicht immer; doch was ist daran gelegen?“
„So viel, daß ich dein Glück, all deine Schwelgerei
verachte! Bötst du meinewegen
mir einen Schatz- um diesen Preis, sieh, ich
verschmäht' ihn doch!“
Sprach's, lief zum Wald zurück- und läuft dort heute noch.

LE LION ET LE RAT
LA COLOMBE ET LA FOURMI

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde:
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
De cette vérité deux fables feront foi,
Tant la chose en preuves abonde.
Entre les pattes d'un Lion
Un Rat sortit de terre assez à l'étourdie.
Le Roi des animaux, en cette occasion,
Montra ce qu'il était, et lui donna la vie.
Ce bienfait ne fut pas perdu.
Quelqu'un aurait-il jamais cru
Qu'un Lion d'un Rat eût affaire?
Cependant il avint qu'au sortir des forêts
Ce Lion fut pris dans des rets
Dont ses rugissements ne le purent défaire.
Sire Rat accourut, et fit tant par ses dents
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.

Patience et longueur de temps
Font plus que force ni que rage.

L'autre exemple est tiré d'animaux plus petits.
Le long d'un clair ruisseau buvait une Colombe,
Quand sur l'eau se penchant une Fourmis y tombe;
Et dans cet océan l'ont eût vu la Fourmis
S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.
La Colombe aussitôt usa la charité ;
Un brin d'herbe dans l'eau par elle étant jeté,
Ce fut un promontoire où la Fourmis arrive.
Elle se salue; et là-dessus
Passe un certain Croquant qui marchait les pieds
nus.
Ce Croquant par hasard avait une arbalète.
Dès qu'il voit l'Oiseau de Vénus,
Il le croit en son pot, et déjà lui fait fête.
Tandis qu'à le tuer mon Villageois s'apprête,
La Fourmis le pique au talon.
Le Vilain retourne la tête.
La Colombe l'entend, part, et tire de long.
Le soupé du Croquant avec elle s'envole:
Point de Pigeon pour une obole.

DER LÖWE UND DIE MAUS
DIE TAUBE UND DIE AMEISE

Man soll, so viel man kann, sich alle Welt
verpflichten;
des Kleinern Beistand ist uns oft von großem Wert.
Für diese Wahrheit, durch zwei Fabeln wohlbewährt,
fehlt's an Beweisen uns mitnichten.
Zwischen des Löwen Tatzenpaar
lief einmal eine Maus- sie war ein Wildfang eben.
Der Tiere König zeigt als das sich, was er war:
In seiner Großmut schenkt der Kleinen er das Leben.
Die edle Tat bracht ihm Gewinn.
Wem käm' es jeweils in den Sinn,
daß eine Maus könnt einem Löwen nützen?
Doch widerfuhr's ihm einst, da aus dem Wald er
ging,
daß er in einem Netze sich verfang.
Sein Brüllen konnt ihn nicht befreien und nicht
schützen.
Da eilt die Maus herbei, zernagt mit Emsigkeit
die Maschen und hat Rettung ihm verschafft.

Bewirkt nicht oft Geduld und Zeit
viel mehr als wilde Wut und Kraft?

Das andre Beispiel, das ich hier
euch gebe, spricht von kleinrem Tier.
An einem Bach saß eine Taube einst und trank,
als eine Ameise beinah darin versank.
Verzweifelt sucht sie, diesem Ozean zu entkommen.
In unsrer Taube wird sofort das Mitleid wach:
Sie bricht ein Blättchen ab und wirft es in den Bach;
die Ameis' hat damit das Ufer bald erklommen
und ist gerettet. Bald danach
kommt ein barfuß'ger Kerl des Wegs gemach,
der eine Armbrust trägt.
Es sieht der Tropf
die Taube schon gebraten gar in seinem Topf.
Schon hat die Armbrust er gespannt, hält sie am
Kopf,
da sticht die Ameis' ihn an seinem Fuß.
Der Kerl zuckt, wackelt mit dem Schopf;
die Taube merkt es und entflieht dem Schuß.
Der Schelm muß daran glauben:
So einfach kriegt man keine Tauben!

LA BESACE

Jupiter dit un jour: Que tout ce qui respire
S'en vienne comparaître aux pieds de ma grandeur.
Si dans son composé quelqu'un trouve à redire,
Il peut le déclarer sans peur:
Je mettrai remède à la chose.
Venez, Singe; parlez le premier, et pour cause.
Voyez ces animaux, faites comparaison
De leurs beautés avec les vôtres:
Etes-vous satisfait? Moi? Dit-il, pourquoi non?
N'ai je pas quatre pieds aussi bien que les autres?
Mon portrait jusqu'ici ne m'a rien reproché;
Mais pour mon frère l'Ours, on ne l'a qu'ébauché;
Jamais, s'il m'en veut croire, il ne se fera peindre.
L'Ours venant là-dessus, on crut qu'il s'allait
plaindre.
Tant s'en faut; de sa forme il se loua très fort;
Glosa sur l'Éléphant; dit qu'on pourrait encor
Ajouter à sa queue, ôter à ses oreilles;
Que c'était une masse informe et sans beauté.
L'Éléphant étant écouté,
Tout sage qu'il était, dit des choses pareilles:
Il jugea qu'à son appétit
Dame Baleine était trop grosse.
Dame Fourmi trouva le Ciron trop petit,
Se croyant, pour elle, un colosse.
Jupin les renvoya s'étant censurés tous,
Du reste, contents d'eux; mais parmi les plus fous
Notre espèce excella; car tout ce que nous sommes,
Lynx envers nos pareils, et taupes envers nous,
Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres
hommes:
On se voit d'un autre oeil qu'on ne voit son
prochain.
La Fabricateur souverain
Nous créa Besaciers tous de la même manière,
Tant ceux du passé que du temps d'aujourd'hui:
Il fit pour nos défauts la poche de derrière
Et celle de devant pour les défauts d'autrui

DER QUERSACK

Einst sprach der Vater Zeus: „an mienes Thrones
Stufen
erscheine, was da lebt; und wer über Gestalt
und Wesen zur Beschwerde sich berechtigt und
berufen
meint, der rede ohne Hinterhalt!
Wo's geht, bin ich zu helfen willig.
Du Affe, sprich zuerst: Sieh dir, wie recht und billig,
die Tiere alle an, vergleich ihr Angesicht
und ihre Formen mit den deinen.
Bist du zufrieden?“ - „Ich, warum denn nicht?
Ich hab vier Füße, doch wie jene sollt' ich meinen!
Und mit Vergnügen stets hab' ich mein Bild
beschaut.
Allein mein Bruder Bär ist gar zu plump gebaut,
und keinem Maler sollt' er je zu sitzen wagen!“
Der Bär tritt vor- man galubt, er wolle sich beklagen.
Doch weit gefehlt! Man staunt, wie sein Wuchs er
rühmt.
Jedoch der Elefant, so schmäh't er unverblüht -
hab' das Ohr zu viel, was ihm am Schwanze fehlte;
unförmig, klobig er ihn schilt.
Der Elefant, der klug sonst gilt,
erscheint an diesem Tag als Tor und schmäh'te,
daß für sein Maul, das nicht gering,
der Walfisch sich zu dick erweise!
Die Milbe schien der Ameise ein winzig Ding,
dagegen sei sie selbst ein Riese!
Zeus' schickt sie alle heim, die so gelind
sich selber kritisier't. Wir Menschen aber sind
der Toren törichste, da wir im Leben-
luchsäugig für die anderen, für eigne Fehler blind-
uns selber alles, doch dem Nächsten nichts vergeben,
Nie gleichen Blicks hat man auf sich und andre acht.
Als Lumpenvolk schuf uns des Schöpfers Macht,
so war es früher und so ist es heute.
Quer auf die Schulter legt er uns den Sack,
daß man darein die eigne Schwächen pack',
und vorne hat man den für fremde Leute.

LE LIÈVRE ET LES GRENOUILLES

Un Lièvre en son gîte songeait
(car que faire en un gîte, à moins que l'on ne
songe?);
Dans un profond ennui ce lièvre se plongeait:
Cet animal est triste, et la crainte le ronge.
Les gens de naturel peureux
Sont, disait-il, bien malheureux:
Ils ne sauraient manger morceau qui leur profite.
Jamais un plaisir pur; toujours assauts divers.
Voilà comme je vis: cette crainte maudite
M'empêche de dormir, sinon les yeux ouverts.
Corrigez-vous, dira quelque sage cervelle.
Et la peur se corrige-t-elle?
Je crois même qu'en bonne foi
Les hommes ont peur comme moi.
Ainsi raisonnait notre Lièvre,
Et cependant faisait le guet.
Il était douteux, inquiet;
Un souffle, une ombre, un rien, tout lui donnait la
fièvre.
Le mélancolique Animal,
En rêvant à cette matière,
Entend un léger bruit: ce lui fut un signal
Pour s'enfuir devers sa tanière.
Il s'en alla passer sur le bord de l'étang:
Grenouilles aussitôt de sauter dans les ondes;
Grenouilles, de rentrer en leurs grottes profondes.
Oh! dit-il, j'en fais faire autant
Qu'on m'en fait faire! Ma présence
Effraie aussi les gens! Je mets l'alarme au camp!
Et d'où me vient cette vaillance?
Comment! Des animaux qui tremblent devant moi!
Je suis donc un foudre de guerre?
Il n'est, j'en le vois bien, si poltron sur la terre,
Qui ne puisse trouver un plus poltron que soi.

DER HASE UND DIE FRÖSCHE

Ein Hase ruht' in wachem Traum-
träumend in halbem Schlummer-
vor Langeweile wußt' er sich zu retten kaum;
er ist ein armes Tier und ew'ge Furcht sein Kummer.
„So ein furchtsam' Wesen, hob er an,
„ist wahrlich doch recht übel dran!
Kaum wagt zu essen man mit Lust'nen guten Bissen!
Kein reines Glück! Das Schicksal, das mich traf,
ist hart: Von steter Angst gehetzt und fortgerissen,
gönn' ich mir nur mit offnem Aug' das bißchen
Schlaf!
„Sei nicht so dumm!“ ruft mir ein weises Haupt
entgegen.
Ja kann man denn die Furcht ablegen?
Die Menschen haben sicherlich auch Furcht, genau
wie ich.“
So sprach der Has und spähte eben
nach allen Seiten wachsam hin.
Es war so ängstlich ihm zu Sinn,
ein Lüftchen ließ ihn, ja, ein Schatten schon erbeben.
Da, während durch sein trübes Haupt
so düstre Gedanken ziehn,
hört er ein leis' Geräusch, und schneller, als man
glaubt,
sieht man dem Lager ihn entfliehen.
An eines Teiches Rand kommt er auf seinem Pfad-
es stürzt der Frösche Schar sich in die Wellen.
Sie bergen sich mit Hast vor ihm an sichren Stellen.
„Da“ ,spricht er, „wie man mir sonst tat,
tu' ich jetzt anderen? Ich merke,
man fürchtet sich vor mir!
Sie fliehn, weil ich genaht!
Woher nur hab ich diese Stärke?
Die Angst vor mir, die führt mich zu dem Schluß:
Auch ich kann hoffen noch ein Held zu werden!
Da seh' ich nun: der größte Hasenfuß auf Erden,
er findet immer noch 'nen größern Hasenfuß“

LE SAVETIER ET LE FINANCIER

Un Savetier chantait du matin jusqu'au soir:
C'était merveilles de le voir,
Merveilles de l'ouïr ; il faisait des passages,
Plus content qu'aucun des sept sages.
Son voisin au contraire, étant tout cousu d'or,
Chantait peu, dormait moins encor.
C'était un homme de finance.
Si sur le point du jour parfois il sommeillait,
Le Savetier alors en chantant l'éveillait,
Et le Financier se plaignait,
Que les soins de la Providence
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,
Comme le manger et le boire.
En son hôtel il fait venir
Le chanteur, et lui dit: Or ça, Sire Grégoire,
Que gagnez-vous par an? Par an? Ma foi,
monsieur,
Dit avec un ton de rieur
Le gaillard Savetier, ce n'est point ma manière
De compter de la sorte ; et je n'entasse guère
Un jour sur l'autre: il suffit qu'à la fin
J'attrape le bout de l'année:
Chaque jour amène son pain,
Et bien que gagnez-vous, dites-moi, par journée?
Tantôt plus, tantôt moins: le mal est que toujours
(et sans cela nos gains seraient assez honnêtes),
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chommer ; on nous ruine en fêtes.
L'une fait tort à l'autre; et monsieur le Curé
De quelque nouveau Saint charge toujours son prône.
Le Financier, riant de sa naïveté,
Lui dit: Je vous veux mettre aujourd'hui sur le
trône.
Prenez ces cent écus : gardez les avec soin,
Pour vous en servir au besoin.
Le Savetier crut voir tout l'argent que la terre
Avait depuis plus de cent ans
Produit pour l'usage des gens.
Il retourne chez lui ; dans sa cave il enserre
L'argent et sa joie à la fois.
Plus de chant ; il perdit la voix
Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.
Le sommeil quitta son logis,
Il eut pour hôtes les soucis,
Les soupçons, les alarmes vaines.
Tout le jour il avait l'œil au guet ; et la nuit,
Si quelque chat faisait du bruit,
Le chat prenait l'argent : à la fin le pauvre homme
S'en courut chez celui qu'il ne réveillait plus.
Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon
somme,
Et reprenez vos cent écus.

DER SCHUSTER UND DER REICHE

Ein heitrer Schuster sang vom Morgen bis zur Nacht;
ihn anzusehen war eine Pracht,
'ne Pracht zu hören ihn, er sang so lust'ge Weisen
zufriedner als die sieben Weisen.
Sein Nachbar, der im Gold sich wälzt', war minder
froh, da Sang und Schlaf ihm ewig floh:
Er war Bankier, der lieh und borgte.
Wann morgens früh sein Aug ein Schlummer deckt',
gleich ward vom lust'gen Sang des Schusters er
geweckt;
dann flucht er woh, auf's Bett gestreckt,
dem Himmel, der nicht dafür sorgte,
daß man mit Geld, den Schlaf auch kaufen kann
wie Trank und Speise für den Magen.
Einst rief zu sich der reiche Mann
den Sänger und fragt ihn, könnt Ihr mir sagen,
was ihr verdient im Jahr? – „Im Jahre? Meiner
Treu“,
erwidert lächelnd ohne Scheu
der lust'ge Schuster, „Herr, es ist nicht meine Sache,
das auszurechnen, kaum daß ich 'nen Abschluß
mache
von Tag zu Tag; ich hab nicht Not
und sehe, wenn das Jahr vorüber,
ich hatte stets mein täglich Brot.“
„Und was verdient ihr wohl am Tag, mein Lieber?“
„Mal mehr, mal weniger, das Schlimmste ist fürwahr
- sonst könnt ich um den Verdienst nicht klagen-
das Schlimmste sind für uns die Feste all' im Jahr;
glaubt mir, man macht uns tot mit Feiertagen:
Eins jagt das andre und der Pfarrer macht
in jeder Predigt uns bekannt mit neuen Heil'gen
Der Reiche sagt, indem er dieser Einfalt lacht:
„An einem großen Glück will ich euch heut'
beteil'gen.
Nehmt hundert Taler hier, doch nehmt mit Bedacht
sie als Notpfennig wohl in acht.“
Dem Schuster ist, als säh' er alles Golds Gefunkel,
das seit Jahrhunderten die Erd'
an Schätzen dieser Welt beschert.
Heim kehrt er und vergräbt in seines Kellers Dunkel
sein Geld, mit ihm auch seine Lust,
Kein Sang entquoll mehr seiner Brust,
seit er besaß, womit die Sorgen stets anfangen;
im Bett kein Schlaf mehr zu ihm kam
und dessen Stelle unverzüglich nahm
der Argwohn ein und Angst und Bangen.
Bei Tag war stets er auf der Lauer, und bei Nacht,
wenn ein Geräusch die Katze macht,
denkt er an Raub. Zuletzt lief er voll Kummer
zu jenem, der seither besaß des Schlafes Glück.
„Gebt wieder mir mein Lied und meinen Schlummer“
sprach er, „und nehmt hier Euer Geld zurück!“

LE LOUP ET L'AGNEAU

La raison du plus fort est toujours la meilleure:
Nous l'allons montrer tout à l'heure.
Un Agneau se désaltérait
Dans le courant d'une onde pure.
Un Loup survint à jeun qui cherchait aventure,
Et que la faim en ces lieux attirait.
- Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage?
Dit cet animal plein de rage:
Tu sera châtié de ta témérité.
- Sire, répondez l'Agneau, que votre Majesté
Ne se mette pas en colère;
Mais plutôt qu'elle considère
Que je me vas désaltérant
Dans le courant,
Plus de vingt pas au-dessous d'Elle,
Et que par conséquent, en aucune façon,
Je ne puis troubler sa boisson.
- Tu la troubles, reprit cette bête cruelle,
Et je sais que de moi tu médis l'an passé.
- Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né?
- Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.
- Je n'en ai point. - C'est donc quelqu'un des tiens:
Car vous ne m'épargnez guère,
Vous, vos bergers, et vos chiens.
On me l'a dit: il faut que je me venge.
Là-dessus, au fond des forêts
Le Loup l'emporte, et puis le mange,
Sans autre forme de procès

DER WOLF UND DAS LAMM

Des Stärken Recht ist stets das beste Recht gewesen-
ihr sollt's in dieser Fabel lesen.
Ein Lamm löscht einst an Baches Rand
den Durst in dessen klarer Welle.
Ein Wolf, ganz nüchtern noch, kommt an die Stelle,
sein gier'ger Sinn nach guter Beute stand.
„Wie kannst du meinen Trank zu trüben dich
erfrechen?“
Begann der Wütterich zu sprechen
„Die Unverschämtheit sollst du büßen, und sogleich!“
„Eu'r Hoheit brauchte, sagt' vor Schrecken bleich,
das Lamm, darum sich nicht so aufzuregen!
Wollt doch nur gütigst überlegen,
daß an dem Platz, den ich erwählt,
von Euch gezählt,
ich zwanzig Schritte stromabwärts stehe;
daß folglich euer Trank – seht's euch nur an-
ich ganz unmöglich trüben kann.“
„Du trübst ihn dennoch! spricht er. Wie ich sehe,
bist du's auch der auf mich geschimpft voriges Jahr!“
„Wie ich geschimpft, da ich noch nicht geboren war?
Die Mutter säugt mich noch, fragt nach im Stalle.“
„Dein Bruder war's in diesem Falle!“
„Ich habe keinen!“ - „Dann war's dein Vetter! Und
ihr hetzt mich und verfolgt mich alle,
ihr, euer Hirt und euer Hund.
Ja, rächen muß ich mich wie alle sagen!“
Er packt das Lamm, zum Walde schleppt er's drauf,
und ohne nach dem Recht zu fragen,
frißt er das arme Lämmlein auf.

LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE

DIE PESTKRANKEN TIERE

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le Ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La Peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom)
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
Faisait aux animaux la guerre.
Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient
frappés:
On n'en voyait point d'occupés
À chercher le soutien d'une mourante vie;
Nul mets n'existait leur envie,
Ni Loups ni Renards n'épiaient
La douce et l'innocente proie.
Les Tourterelles se fuyaient ;
Plus d'amour, partant plus de joie.

Le Lion tint conseil, et dit: Mes chers amis,
Je crois que le ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune;
Que les plus coupables de nous
Se sacrifient aux traits du céleste courroux,
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
On fait de pareils dévouements:
Ne nous flattons donc point; voyons sans
indulgence
L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons
J'ai dévoré force moutons.
Que m'avaient-ils fait? Nulle offense:
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le Berger.
Je me dévouerai donc, s'il le faut; mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi
Car on doit souhaiter selon toute justice
Que le plus coupable périsse.
- Sire, dit le Renard, vous êtes trop bon Roi;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse;
Et bien, manger moutons, canaille, sottise espèce,
Est-ce un péché? Non, non. Vous leur fîtes,
Seigneur,
En les croquant beaucoup d'honneur.
Et quant au Berger l'on peut dire
Qu'il était digne de tous maux,
Étant de ces gens-là qui sur les animaux
Se font un chimérique empire.
Ainsi dit le Renard, et flatteurs d'applaudir.
On n'osa trop approfondir
Du Tigre, ni de l'Ours, ni des autres puissances,
Les moins pardonnables offenses.
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples
mâtins,
Au dire de chacun, étaient de petits saints.

Ein Unheil, über das die Welt erschrickt
und das in seinem Zorn der Himmel schickt
als Strafe für der Erde Missetaten,
die Pest, da man sie doch bei Namen nennen muß,
die wohl an einem Tag anfüllt den styg'schen Fluß,
bekriegte einst der Tiere Staaten.
Nicht alle starben, doch blieb keiner ganz verschont;
nicht einen sah man, dem es lohnt',
ein siechend Leben noch zu fristen; keine Speise
weckt' ihr Gelüst in alter Weise.
Nicht Wolf noch Füchse spähnten mehr
nach sanfter, unschuldsvoller Beute;
die Turteltäubchen floh'n umher,
da Liebe sie nicht mehr erfreute.

Der Löwe hielt Rat und sprach: "Genossen
ich glaub' der Himmel hat beschlossen
dies Unheil wegen unsrer Sünden.
Der Schuldigste von uns allen soll
sich opfern dem Gescheike und des Himmels Groll;
vielleicht, daß wir dadurch Genesung finden.
Lehrt die Geschichte doch, daß Opferkraft
in solchen Fällen Rettung schafft.

Verhehlen wir uns nichts, daß rücksichtslos man
sehe,
wie es mit unserem Gewissen stehe!
Was mich betrifft, so hab' ich aus Gefräßigkeit
manch armes Schaf dem Tod geweiht.
Was hatten sie für Schuld? Gar keine;
es ward von mir gefressen unbeirrt
auch manches mal sogar der Hirt.
Ich will mich opfern, wenn es sein muß; doch ich
meine,
gut wär's, wenn jeder sich anklagen wollt' gleich mir.
Scheint es doch wünschenswert mit Fug und Rechte,
daß sich der Schuldigste zum Opfer brächte."
„Herr“ sprach der Fuchs, „ein gar zu guter Fürst seid
Ihr,
Ihr zeigt ein Ehrgefühl, das nur zu zart und fein ist.
Doch Schafe fressen, dieses Pack, das so gemein ist,
heißt Sünde das? Nein, nein! Daß Ihr sie würgtet, war
für diese dummen Tiere Ehre noch sogar.
Vom Hirt, den eure Hoheit fraßen,
sag ich nur, es geschah ihm recht;
er zählt' zu jenen, die ein eingebildet Recht
über die Tiere sich anmaßen.“
So sprach der Fuchs, es jauchzt' ihm zu der
Schmeichler Schar.
Von nun an durfte keiner mehr
dem Tiger wie dem Bär und andern Großen wagen,
das kleinste Unrecht nachzusagen.
Das ganze biss'ge Volk bis auf den Fleischerhund
sie taten alle sich als kleine Heil'ge kund.

L'Âne vint à son tour et dit: J'ai souvenance
Qu'en un pré de Moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et je pense
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.
Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net.
À ces mots on cria haro sur le baudet.
Un Loup quelque peu clerc prouva par sa harangue
Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout le mal.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autrui! Quel crime abominable!
Rien que la mort n'était capable
D'expier son forfait: on le lui fit bien voir.

Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

Nun sprach der Esel: "meine Strasse
hat eine Klosterwiese einst berührt,
da haben Hunger, frisches Gras und, wie ich wohl
mutmaße
irgendein Teufel mich verführt:
Ich fraß die Wiese ab, soweit die Zunge reichte;
ich hatt' kein Recht dazu, wenn ich soll ehrlich sein."
Da stürmten mit Geschrei sie auf das Langohr ein;
ein redelist'ger Wolf bewies, nach dieser Beichte
sei's klar geboten, daß man ihn zum Opfer nähm',
den räd'gen Lump von dem das ganze Unheil käm'!
Zum Tod ward er verdammt für seine kleinen
Schwächen.
Zu fressen fremdes Gras! welch schmähhliches
Verbrechen!
Der Tod allein vermags' zu rächen!
So klang das Urteil, streng an ihm vollzogen ward's.
Bist stark du oder schwach? Das ist die Frag'; es
sprechen
danach die Herren Richter weiß dich oder schwarz.

LES AMOURS DE PSYCHÉ ET DE CUPIDON

Le dieu qu'on nomme Amour n'est pas exempt d'aimer:

A son Flambeau quelquefois il se brûle;
Et, si ses traits ont eu la force d'entamer
Les cœurs de Pluton et d'Hercule,
Il n'est pas inconvenient
Qu'étant aveugle, étourdi, téméraire,
Il se blesse en le maniant;
Je n'y vois rien qui ne se puisse faire:
Témoin Psyché, dont je veux vous conter
La gloire et les malheurs, chantés par Apulée.

L'époux que les Destins gardent à votre fille
Est un monstre cruel qui déchire les cœurs,
Qui trouble maint État, détruit mainte famille,
Se nourrit de soupirs, se baigne dans les pleurs.

A l'Univers entier il déclare la guerre,
Courant de bout en bout un flambeau dans la main:

On le craint dans les cieux, on le craint sur la terre;
Le Styx n'a pu borner son pouvoir souverain;

C'est un empoisonneur, c'est un incendiaire,
Un tyran qui de fers charge jeunes et vieux.
Qu'on lui livre Psyché; qu'elle tâche à lui plaire:
Tel est l'arrêt du sort, de l'Amour et des dieux.

« Dieux immortels! est-ce ainsi que sont faits les monstres? Comment donc est fait ce qu'on appelle Amour? Que tu es heureuse, Psyché! Ah! divin époux, pourquoi m'as-tu refusé si longtemps la connaissance de ce bonheur? Craignais-tu que j'en mourusse de joie?... Quoi j'ai voulu te tuer! quoi! cette pensée m'est venue! O dieux! je frémis d'horreur à ce souvenir.... Folle que je suis! mon mari est immortel: il n'a pas tenu à moi qu'il ne fut point. ».....

Comme la tragédie ne nous représente que des aventures extraordinaires, et qui vraisemblablement ne nous arriverons jamais, nous n'y prenons point de part et nous sommes froids, à moins que l'ouvrage ne soit excellent, que le poète ne nous transforme, que nous ne devenions d'autres hommes par son adresse, et ne nous mettions en la place de quelque roi. La comédie, n'employant que des aventures ordinaires et qui

Gott Amor selbst ist vor der Liebe nicht gefeit,
Er brennt bisweilen sich an seiner eignen Flamme,
und wenn sein Pfeil die Kraft besaß,
Pluto und Herakles zu treffen,
So scheint es sehr erstaunlich nicht,
Wenn dieser Gott, der achtlos, blind und kühn,
Sich selber auch verletzt mit seinen Waffen.
Ich sehe nichts, was widersprechen könnte,
Und führe Psyche auch als Zeugin an,
Von deren Ruhm und Unglück Apuleius sang.

Der Gatte, eurer Tochter vom Geschick bestimmt,
Ist grausames Untier, das Herzen zerreißt,
Die Staaten erschüttert, Familien zerstört,
Es nährt sich von Seufzen und badet in Tränen.
Dem ganzen Weltall hat den Kampf er angesagt,
Er eilt von Pol zu Pol, die Fackel in der Hand;
Man fürchtet seine Macht im Himmel wie auf Erden,
Und selbst der Styx setzt seinem Wirken keine Grenze.
Und böse Gifte mischt er, zündet Brände an,
Ist ein Tyrann der jung und alt in Ketten legt.
Ihm gebe Psyche man, ihm such' sie zu gefallen,
Dies ist des Schicksals, Amors und der Götter Spruch.

„Unsterbliche Götter, sehen Ungeheur so aus?
Wie ist dann der beschaffen, den man den Gott der Liebe nennt? Wie glücklich du bist, Psyche!
Oh, göttlicher Gemahl! Warum hast du mir die Erfahrung dieses Glücks so lange vorenthalten?
Fürchtetest du, dass ich vor Freude darüber sterben würde?... Was, dich habe ich töten wollen!
Wie konnte mir dieser Gedanke kommen! Oh Götter, ich zittere bei der Erinnerung daran. Ich Törin! Mein Mann ist unsterblich, es stand gar nicht in meiner Macht, das zu ändern.

Da uns nun die Tragödie nur außergewöhnliche Schicksale vorführt, die uns wahrscheinlich nie widerfahren werden, nehmen wir keinen Anteil daran und bleiben kalt, sofern das Stück nicht außergewöhnlich ist und der Dichter uns nicht durch seine Kunst verwandelt, so dass wir gewissermaßen andere Menschen werden und uns an die Stelle eines Königs versetzen können. Die Komödie, die nur gewöhnliche Erlebnisse

peuvent nous arriver, nous touche toujours ; plus ou moins selon son degré de perfection. Quand elle est fort bonne elle nous fait rire.

.....

.....

O douce Volupté, sans qui, dès notre enfance,
Le vivre et le mourir nous deviendraient égaux ;
Aimant universel de tous les animaux,
Que tu sais attirer avecque violence !
 Par toi tout se meut ici-bas.
 C'est pour toi, c'est pour tes appas,
 Que nous courons après la peine :
 Il n'est soldat, ni capitaine,
Ni ministre d'État, ni prince, ni sujet,
 Qui ne t'ait pour unique objet.
Nous autres nourrissons, si pour fruit de nos veilles
Un bruit délicieux ne charmaient nos oreilles,
Si nous ne nous sentions chatouillés de ce son,
 Ferions-nous un mot de chanson ?
Ce qu'on appelle gloire en termes magnifiques,
Ce qui servait de prix dans les jeux olympiques,
N'est que toi proprement, divine Volupté.
Et le plaisir des sens est-il de rien compté ?
 Pour quoi sont faits les dons de Flore,
 Le soleil couchant ou l'Aurore,
 Pomone et ses mets délicats,
 Bacchus, l'âme des nos repas,
 Les forêts, les eaux, les prairies,
 Mères de douces rêveries ?
Pour quoi tant de beaux arts, qui tous sont tes enfants ?
Mais pour quoi les Chloris aux appas triomphants,
 Que pour maintenir ton commerce ?
J'entends innocemment : sur son propre désir
 " Quelque rigueur que l'on exerce,
 Encore y prend-on du plaisir.
Volupté, Volupté, qui fut jadis maîtresse
 Du plus bel esprit de la Grèce,
Ne me dédaigne pas, viens-t-en loger chez moi ;
 Tu n'y seras pas sans emploi.
J'aime le jeu, l'amour, les livres, la musique,
La ville et la campagne, enfin tout ; il n'est rien
 Qui ne me soit souverain bien,
Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique.
Viens donc ; et de ce bien, o douce Volupté,
Veux-tu savoir au vrai la mesure certaine ?
Il m'en faut au moins un siècle bien compté ;
 Car trente ans, ce n'est pas la peine.

zeigt, wie sie auch uns zustoßen könnten, berührt uns immer, je nach dem Grad ihrer Vollkommenheit, mehr oder minder stark. Wenn sie sehr gut ist, bringt sie uns zum Lachen.

.....

.....

Oh, süße Wollust, ohn' die seit unserer Kindheit
Leben und Sterben ohne Unterschied für uns;
Allmächtiger Magnet aller lebend'gen Wesen,
Mit welcher Heftigkeit weißt du uns anziehen!
Durch dich wird alles hier bewegt,
Um deine Reize zu erlangen,
Stürzen in größte Pein wir uns.
Es gibt Soldat und Feldherrn nicht,
Und weder Staatsmänner, Fürst noch Untertanen,
Die dich zum einz'gen Ziel nicht hätten.
Auch wir Musensöhne, wenn wir Nächte wachen,
Sind dazu angestachelt von der Lust des Ruhms
Und würden, wenn uns dieser Antrieb fehlte,
Kaum ein Wort eines Gedichts nur schreiben.
Das, was mit prächtiger Umschreibung „Ruhm“
man nennt,
Und was der Preis der Olympischen Spiele,
Sind andre Namen nur der göttlichen Voluptas.
Auch der Sinne Freuden muß man dazu zählen;
Wem anders dienten Floras Schätze,
Aurora und die Abendsonne,
Pomonas zarte Früchte auch
Und Bacchus und die Tafelfreuden,
Die Wälder, Wasser, und die Wiesen,
Die unsre Seelen freundlich stimmen?
Die Schönen Künste sind der Wollust Töchter
auch,
Genauso sind die Reize einer schönen Frau
Allein zu ihrem Dienst bestimmt.
Wenn auch in aller Unschuld nur, auf ihren Wunsch,
Denn selbst, wenn sie sich spröde zeigt,
Findet man Freude noch daran.
O Wollust, Wollust, die du einst die edle Herrin
Des ersten Schöngeists unter allen Griechen
warst,
Veracht mich nicht, wohne bei mir,
Du wirst untätig dich nicht finden.
Ich liebe Spiel und Liebe, Bücher und Musik,
Die Stadt, die Felder, - es gibt einfach nichts,
Das mir nicht zur Genüsse würde,
Genieß'ich doch bittersüße Schwermut selbst.
Komm, süße Wollust, und laß mich dir sagen,
Was deiner Güter rechtes Maß für mich wohl
wäre.
Ich könnte abgezählt hundert Jahre brauchen,
Denn dreißig Jahre lohnen kaum.

LE SONGE D'UN HABITANT DU MOGOL

Jadis certain Mogol vit en songe un Vizir
Aux champs Élysiens possesseur d'un plaisir
Aussi pur qu'infini, tant en prix qu'en durée;
Le même songeur vit en une autre contrée
Un Ermite entouré de feux,
Qui touchait de piété même les malheureux.
Le cas parut étrange, et contre l'ordinaire ;
Minos en ces deux morts semblait s'être mépris.
Le dormeur s'éveilla, tant il en fut surpris.
Dans ce songe pourtant soupçonnant du mystère,
Il se fit expliquer l'affaire.
L'interprète lui dit: Ne vous étonnez point ;
Votre songe a du sens ; et, si j'ai sur ce point
Acquis tant soit peu d'habitude,
C'est un avis des Dieux. Pendant l'humain séjour,
Ce Vizir quelquefois cherchait la solitude;
Cet Ermite aux Vizirs allait faire sa cour.

Si j'osais ajouter au mot de l'interprète,
J'inspirerais ici l'amour de la retraite,
Elle offre à ses amants des biens sans embarras,
Biens purs, présents du Ciel, qui naissent sous les
pas.
Solitude où je trouve une douceur secrète,
Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais,
Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le
frais?
Ô Qui m'arrêtera sous vos sombres asiles!
Quand pourront les neuf Sœurs, loin des cours et
des villes
M'occuper tout entier, et m'apprendre des cieus
Les divers mouvements inconnus à nos yeux,
Les noms et les vertus de ces clartés errantes
Par qui sont nos destins et nos mœurs différentes ?
Que si je ne suis né pour de si grands projets,
Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux
objets!
Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie!
La Parque à filets d'or n'ourdira point ma vie;
Je ne dormirai point sur de riches lambris;
Mais voit-on que le somme en perde de son prix?
En est-il moins profond, et moins plein de délices?
Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.
Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,
J'aurai vécu sans soins, et mourrai sans remords.

DES MOGULS TRAUM

Ein Mogul sah einen Wesir im Traum,
der ew'ge Seligkeit in lichtem Himmelsraum
genöß und Wonnen, die im reinsten Lichte strahlen.
Derselbe Träumer sah an anderm Ort in Qualen
'nen armen Klausner, glutumfacht,
der selbst der Elenden Erbarmen rege macht.
Das schien ihm gar nicht recht zu passen,
als hätt' Minos in den zwei Toten sich geirrt.
Der Schläfer wachte auf, erstaunt und ganz verwirrt:
Sollt' ein Geheimnis nicht der Traum umfassen?
Drum wollt er ihn sich deuten lassen.
Der Traumausleger sagt: "der Traum hat Sinn
ein Wink der Götter ist's; ich bin
bereit, die Deutung zu versuchen.
In ihrem Leben, auf der Erde zugebracht,
da pflegte der Wesir die Einsamkeit zu suchen,
der Klausner hat Wesiren oft den Hof gemacht."

Ein Wörtchen noch zur Deutung dieses Weisen:
Die Einsamkeit vor aller Welt möchte ich preisen.
Sie schafft dem, der sie liebt, ein Glück, das ohne
Reu',
ein Pfand des Himmels, rein und immer neu.
Wo seid ihr, Orte, die ich liebte, mit dem leisen,
geheimnisvollen Wehn, wo, fern dem Lärm der Welt,
nur kühler Schatten mich und Duft umfangen hält
und wo's melodisch klingt aus dunkler Bäume
Nestern?
Wann darf ich, fern vom Hof, nur den neun
Schwestern
ganz angehören, wann erlernen an dem Firmament
der Sterne Wunderlauf, den unser Aug' nicht kennt,
die unerreichbar fern in Wandelfeuer glimmen
und unser Handeln wie unser Geschick bestimmen?
Bin ich geschaffen nicht für so erhabnen Flug,
gibt mir des Bächleins Lauf der Wonnen doch genug;
sein Ufer schildr' ich, das von Bäumen rings
umgeben.
Aus goldnen Fäden spinnt die Parze nicht mein
Leben,
kein üppig Himmelbett ist meinem Schlaf beschert;
doch ist mein Schlummer darum minder wert?
Wird er mich wen'ger fest umschlingen?
Nein, einsam will ich gern ihm neue Opfer bringen.
Naht dann der Augenblick des Scheidens: Ohne
Scheu
und Sorg' hab ich gelebt und sterbe ohne Reu'.

LES DEUX AMIS

Deux vrais Amis vivaient au Monomotapa:
L'un ne possédait rien qui n'appartînt à l'autre:
Les amis de ce pays-là
Valent bien dit-on ceux du nôtre.
Une nuit que chacun s'occupait au sommeil,
Et mettait à profit l'absence de soleil,
Un de nos deux Amis sort du lit en alarme;
Il court chez son intime, éveille les Valets:
Morphée avait touché le seuil de ce palais.
L'Ami couché s'étonne, il prend sa bourse, il
s'arme;
Vient trouver l'autre, et dit : Il vous arrive peu
De courir quand on dort ; vous me paraissiez
homme
À mieux user du temps destiné pour le somme:
N'auriez-vous pas perdu tout votre argent au jeu?
En voici. S'il vous est venu quelque querelle,
J'ai mon épée, allons. Vous ennuyez-vous point
De coucher toujours seul? Une esclave assez belle
Était à mes côtés : voulez-vous qu'on l'appelle?
Non, dit l'ami, ce n'est ni l'un ni l'autre point:
Je vous rends grâce de ce zèle.
Vous m'êtes en dormant un peu triste apparu ;
J'ai craint qu'il n'en fut vrai, je suis vite accouru.
Ce maudit songe en est la cause.

Qui d'eux aimait le mieux? Que t'en semble,
lecteur?
Cette difficulté vaut bien qu'on la propose.
Qu'un ami véritable est une douce chose.
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur;
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même.
Un songe, un rien, tout lui fait peur
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

DIE ZWEI FREUNDE

Zwei Freunde lebten einst in Monomotapa;
was einer hatte, war dem andern auch zu eigen-
die Freundschaft solle besser ja
sich dort als hierzulande zeigen.
In einer Nacht sieht man den einen sich aufraffen;
er eilt zu seinem Freund, erweckt der Diener Schar,
da Morpheus stundenlang schon Herr im Hause war.
Der Schläfer staunt, er greift nach Börs 'und Waffen,
gewahrt den Freund und spricht: "Du pflegst doch
sonst nicht viel zu laufen,
wenn man schläft, wie jeder der gescheit ist
und besser nützt die Zeit, die nur dem Schlaf geweiht
ist!
Verlorst du etwa gar dein ganzes Geld im Spiel?
Da, nimm! Sollt Dich ein Ehrenhandel quälen?
Hier ist mein Degen, komm! Wenn Du verdrießlich
scheinst,
weil Du im Bett alleine warst: Die Schönste magst du
wählen
von meinen Sklavinnen, soll ich sie herbefehlen ?"
„Nein“, sagt der Freund. "von allem was du meinst
ist's nichts; doch magst auf meinen Dank du zählen.
Im Traum erschienest du ein wenig traurig mir;
ich sorgt' es wäre wahr, drum kam ich schnell zu dir.
Der dumme Traum war's der es machte."

Wer liebt den andern mehr? Wie denkst, mein Leser,
du?
Die Frage ist es wert, daß man sie ernst betrachte.
Ein wahrer Freund verdient, daß man ihn achte.
In deines Herzens Grund sucht er, was Not dir tu'
spart dir die Scham, ihm selber zu
entdecken, was dir etwa fehle;
ein Traum, ein Nichts, läßt ihm nicht Ruh',
gilt's dem Geliebten seiner Seele.

L'AMOUR ET LA FOLIE

Tout est mystère dans l'Amour,
Ses flèches, son carquois, son flambeau, son
enfance.
Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour
Que d'épuiser cette science.
Je ne prétends donc point tout expliquer ici.
Mon but est seulement de dire à ma manière
Comment l'aveugle que voici
(C'est un Dieu), comment dis-je, il perdit la
lumière;
Quelle suite eut ce mal, qui peut-être est un bien;
J'en fait juge en amant, et ne décide rien.

La Folie et l'Amour jouaient un jour ensemble.
Celui-ci n'était pas encor privé des yeux.
Une dispute vint: l'Amour veut qu'on assemble
Là-dessus le Conseil des Dieux.
L'autre n'eut pas la patience;
Elle lui donne un coup si furieux
Qu'il en perd la clarté des cieux.
Vénus en demande vengeance.
Femme et mère, il suffit pour juger de ses cris:
Les Dieux en furent étourdis,
Et Jupiter, et Némésis,
Et les Juges d'Enfer, enfin toute la bande.
Elle représenta l'énormité du cas.
Son fils sans un bâton ne pouvait faire un pas:
Nulle peine n'était pour ce crime assez grande.
Le dommage devait être aussi réparé.
Quand on eut bien considéré
L'intérêt du Public, celui de la Partie,
Le résultat enfin de la suprême Cour
Fut de condamner la Folie
À servir de guide à l'Amour.

LE JUGE ARBITRE, L'HOSPITALIER, ET LE SOLITAIRE

Trois Saints, également jaloux de leur salut,
Portés d'un même esprit, tendaient à un même
but.
Ils s'y prirent tous trois par des routes diverses :
Tous chemins vont à Rome : ainsi nos
Concurrents
Crurent pouvoir choisir des sentiers différents.
L'un, touché des soucis, des longueurs, des
traverses,

AMOR UND DIE TORHEIT

An Amor ist höchst rätselhaft
doch alles: Köcher, Pfeil, Fackel, der Kindheit
Sage;
die Tiefen dieser Wissenschaft
erschöpft man nicht in einem Tage.
Sie zu ergründen, denk' ich nicht, das wär' ein
Spott;
nur zu erzählen, hab' ich hier mir vorgenommen,
wie dieser Blinde- 's ist ein Gott-
wie dieser Blinde um sein Augenlicht gekommen;
des Unglücks Folgen dann - oder ist's gar ein
Glück? -
darüber richt' ein Liebender, ich trete gern zurück.

Die Torheit und Amor spielten einst guter Dinge
zusammen; er war damals blind noch nicht.
Dabei kam es zum Streit; Amor begehrt': "Man
bringe
es vor der Götter Schiedsgericht!"
Der andern schien zu lang die Sache,
und sie schlug ihm so heftig ins Gesicht,
daß er verlor der Augen Licht.
Venus verlangte Sühn' und Rache.
Mutter und Frau-man kann sich denken ihr
Geschrei!
Bestürzt eilt jeder Gott herbei,
Jupiter, Nemesis und auch die drei
Richter der Unterwelt, zuletzt die ganze Bande.
In voller Gräßlichkeit läßt sie den Frevel sehn:
Ihr Sohn könn' keinen Schritt mehr gehen;
zu groß sei keine Straf' und hart für solche
Schande,
und auch der Schaden sei schwer wieder
gutgemacht!
Nachdem man alles wohl bedacht,
verurteilt' das Gericht-natürlich ließ sich's leiten
nur vom gemeinen Wohl und jenem der Partei'n-
die Torheit, nun für ew'ge Zeiten
Gott Amors Führerin zu sein.

DER RICHTER, DER KRANKENPFLEGER UND DER EINSIEDLER

Drei Heil'ge, gleich besorgt um ihrer Seele Ruh';
strebten im selben Geist demselben Ziele zu,
doch nicht auf gleichem Pfad. Es führen, wie wir
wissen,
die Wege all nach Rom; drum schien es unsern
drei'n,
am besten schlug man verschiedne Straßen ein.
Der erste, stets im Kampf mit Sorg' und
Hintermüssen,

Qu'en apanage on voit aux Procès attachés
S'offrit de les juger sans récompense aucune,
Peu soigneux d'établir ici-bas sa fortune.
Depuis qu'il est des lois, l'Homme, pour ses
péchés,
Se condamne à plaider la moitié de sa vie.
La moitié ? les trois quarts, et bien souvent le
tout.
Le Conciliateur crut qu'il viendrait à bout
De guérir cette folle et détestable envie.
Le second de nos Saints choisit les Hôpitaux.
Je le loue ; et le soin de soulager ces maux
Et une charité que je préfère aux autres.
Les malades d'alors, étant tels que les nôtres,
Donnaient de l'exercice au pauvre Hospitalier ;
Chagrins, impatients, et se plaignant sans cesse :
Il a pour tels et tels un soin particulier ;
Ce sont ses amis ; il nous laisse.
Ces plaintes n'étaient rien au prix de l'embarras
Où se trouva réduit l'Appointeur de débats :
Aucun n'était content, la sentence arbitrale
À nul des deux ne convenait :
Jamais le Juge ne tenait
À leur gré la balance égale.
De semblables discours rebutaient l'Appointeur :
Il court aux Hôpitaux, va voir le Directeur :
Tous deux ne recueillant que plainte et que
murmure,
Affligés, et contraints de quitter ces emplois,
Vont confier leur peine au silence des bois.
Là, sous d'âpres rochers, près d'une source
pure,
Lieu respecté des vents, ignoré du Soleil,
Ils trouvent l'autre Saint, lui demandent conseil.

Il faut, dit leur ami, le prendre de soi-même.
Qui mieux que vous sait vos besoins?
Apprendre à se connaître est le premier des soins
Qu'impose à tous mortels la Majesté suprême.
Vous êtes-vous connus dans le monde habité ?
L'on ne le peut qu'aux lieux pleins de
tranquillité :
Chercher ailleurs ce bien est une erreur extrême.
Troublez l'eau : vous y voyez-vous ?
Agitez celle-ci. Comment nous verrions-nous ?
Le vase est un épais nuage
Qu'aux effets du cristal nous venons d'opposer.
Mes Frères, dit le Saint, laissez-la reposer.
Vous verrez alors votre image.
Pour vous mieux contempler demeurez au
désert.
Ainsi parla le Solitaire.
Il fut cru ; l'on suivit ce conseil salutaire.

Ce n'est pas qu'un emploi ne doive être souffert.
Puisqu'on plaide, et qu'on meurt, et qu'on

wie bei Prozessen sie nicht zu vermeiden sind,
erbot sich, ohn' Entgelt zu richten alle Sachen;
er dachte nicht daran, hienieden Geld zu machen.
Da es Gesetze gibt, so ist ein jedes Menschenkind
zu Zank und Streit verdammt die Hälfte seines
Lebens.

Die Hälfte? Mehr, und oft sein ganzes Leben lang.
Der Heiland hofft doch zuletzt, den tollen Drang,
die schlimme Leidenschaft zu heilen, doch
vergebens.

Der Krankenpflege hat der zweite sich geweiht,
Ich lob' ihn diese Form der Menschenfreundlichkeit
scheint die vorzüglichste mir ohne jede Frage.
Die Kranken, damals ganz genau wie heutzutage,
machten das Leben oft dem armen Pfleger schwer
durch Mißmut, Ungeduld, Klagen, die nimmer
schwiegen:

„Um den und jenen kümmert er sich mehr!

Die hat er gern, mich läßt er liegen!"

Viel schlimmer noch als dies war die Verlegenheit
für den, der eingesetzt als Richter in dem Streit:
Er macht' es keinem recht; was auch sein Spruch
besage,

ihn lobte keine der Partei'n;

der Richter hielt, nach allen zwei'n,
doch ungleich stets des Rechtes Waage.

Der gleichen Zank verdroß den Richter, und er eilt'
zum Krankenhaus, wo sein Freund als Pfleger
weilt'.

Da beide nicht's zum Lohn als Klag und Murren
hatten,

legen betrübt ihr Amt sie nieder, trost im Leid
und Linderung suchend in des Waldes Einsamkeit.
Dort, unter rauhem Fels, an klarem Quell, im
Schatten

der Stille, der nicht Sturm noch Sonne jemals naht,
finden den dritten sie und fragen ihn um Rat.

„Den kann", versetzt ihr Freund,"sich jeder selbst
nur geben.

Wer außer euch weiß, was euch not?

Sich selbst erkennen ist das wichtigste Gebot,
das allen Sterblichen der Ewige gegeben.

Habt in der bunten Welt ihr je euch selbst erkannt?

Man kann's nur, wo man Ruh' und traute Stille
fand;

sucht einer anderswo dies Gut-vergeblich Streben!

Trübt Wasser: Blickt dann euer Bild heraus?

Rührt dies hier auf: Wie sehn darin wir alle aus?

Ihr sehet Schlamm nur, schmutzig-grauen,
der jedem Spiegelbild sich widersetzt.

Nun, Brüder, wartet ab, bis es sich wieder setzt,
dann werdet euer Bild ihr schauen.

Sucht Selbstbetrachtung ihr, so wählt die
Wüstenei."

So sprach der Eremit, es taten

gläubig die zwei, wie er zu ihrem Heil geraten.

devient malade,
Il faut des médecins, il faut des avocats.
Ces secours, grâce à Dieu, ne nous manqueront
pas :
Les honneurs et le gain, tout me le persuade.
Cependant, on s'oublie en ces communs besoins.
Ô vous dont le Public emporte tous les soins,
Magistrats, Princes et Ministres,
Vous que doivent troubler mille accidents
sinistres,
Que le malheur abat, que le bonheur corrompt,
Vous ne vous voyez point, vous ne voyez
personne.
Si quelque bon moment à ces pensers vous
donne,
Quelque flatteur vous interrompt.

Cette leçon sera la fin de ces ouvrages :
Puisse-t-elle être utile aux siècles à venir !
Je la présente aux Rois, je la propose aux
Sages :
Par où saurais-je mieux finir ?

Nicht, daß ein jedes Amt gleich abzuschaffen sei!
Solang' es Streit und Tod und Krankheit gibt im
Leben,
stellen von selbst sich Ärtz' und Advokaten ein-
an beiden, Gott sei Dank, wird nimmer Mangel
sein;
dafür mag Ehr und Geld uns sichre Bürgschaft
geben.
Doch wer für öffentliche Dinge lebt mit Sicherheit
verliert er sich. Ihr, die fürs Volk ihr tragt der
Sorgen Last,
Fürsten, Minister und Beamte,
die zu rastloser Hast das Schicksal oft verdammt,
gebeugt vom Unglück und vom Glück leicht betört
vom eignen Herzen nicht, von keinem habt ihr
Kunde.
Ruft zum Nachdenken mal euch eine günst'ge
Stunde,
gleich kommt ein Schmeichler, der euch stört.
Mit dieser Lehre find' auch dieses Buch sein Ende;
Brächt' künft'gen Zeiten sie nur Vorteil und Genuß!
Den Fürsten leg ich sie, den Weisen in die Hände.
Sagt, gibt es einen beßren Schluß?

SIMONE RIST,

gebürtige Französin, Regisseurin und Schauspielerin, lebt seit 25 Jahren in Deutschland und leitet seit 1994 in Stuttgart den „**Förderverein Deutsch-Französischer Kultur e.V.**“. Sie kreiert und organisiert multimediale, mehrsprachige Veranstaltungen mit deutsch-französischen oder europäischen Themen, vorwiegend in Verbindung mit der Partnerstadt Straßburg, aber auch mit anderen europäischen Ländern.

Um ihre künstlerische Ziele zu erreichen hat Simone Rist ungewöhnliche Wege gewählt. Nach ihrem Studium „Conservatoire National de Paris“ (Gesang, Schauspiel, Musik- und Theaterwissenschaft) begann sie ihre Karriere als Kammersängerin, arbeitet mit Komponisten wie Luciano BERIO, Luigi NONO, Pierre BOULEZ und John CAGE u.a. Ab 1976 lebt sie in Deutschland, arbeitet als Regisseurin für Sprech- und Musiktheater. (Kiel, Dortmund, Göttingen, Stuttgart u.a.) und gründet 1987 das „Theater Altstadt Münden-Werberglandtheater“ und leitete es bis 1994. Ab 1995 lebt sie in Stuttgart.

Außer ihrer Tätigkeit als Regisseurin, Theaterpädagogin und Autorin von Theaterstücken, Libretti und Hörspielen, tritt sie erfolgreich als Solistin in Performances oder „One woman shows“ auf.

FÖRDERVEREIN DEUTSCH-FRANZÖSISCHER KULTUR E.V.

Der Förderverein Deutsch-Französischer Kultur e.V. wurde im Januar 1995 gegründet, um die 50 Jahre Frieden zwischen Deutschland und Frankreich zu feiern („*La Fête de la Paix 1995*“).

Den **Schwerpunkt seiner Tätigkeit** sieht der Verein in der Durchführung multimedialer und mehrsprachiger Produktionen und Veranstaltungen zu deutsch-französischen und europäischen Themen, alleine oder in Zusammenarbeit mit anderen Institutionen.

1997/1998 präsentierte der Förderverein in Stuttgart und Straßburg mit der Veranstaltungsreihe

„Siegfried und Marianne“

Deutschland-Frankreich von 1870 bis heute

Identität – Patriotismus - Nationalismus

ein breit gefächertes Programm, das mit unterschiedlichen künstlerischen Ausdruckformen das Thema behandelte (Theater, Kabarett, Tanz, Ausstellung, Podiumsdiskussion u.a.).

1999 „*Die Herwegh Affäre*“, szenisch-musikalische Lesung von Simone RIST (Stuttgart, Straßburg, Brüssel)

„**Französischen Woche 2000**“, in Stuttgart, szenisch-musikalische Lesung „Georges Sand - Frédéric Chopin“, und Dia-Vortrag über die Jakobswege nach Santiago de Compostela.

„**Französischen Woche 2001**“ „*Zanzibar*“, Performance mit Tanz und Stimme, „*Frauen auf dem Vormarsch*“, Podiumsdiskussion über die Rechte der Frauen in Deutschland und Frankreich und „*Konkrete Musik und Komposition*“, Musikabend und ein Seminar.

Als nächstes Projekt plant der Verein in Kooperation mit Österreich, Deutschland, Frankreich, England, Italien, Österreich und Spanien eine europäische theatraalisierte **Ausstellung zur Geschichte des Theaters in Europa vom Mittelalter bis heute**.

Der Förderverein Deutsch-Französischer Kultur e.V. hat kein Vermögen, ist *gemeinnützig und berechtigt, für steuerliche Zwecke Spendenbescheinigungen auszustellen. Die Mitgliedsbeiträge sind wie Spenden absetzbar.*

Wir danken
für die Leihgaben:

Wafa KIENZ

Schmuck

Doris SIEGLE

Spiegel

Georg FREY

mundgeblasene Glasvasen

Dem Opernhaus Stuttgart

Kostüm

